

Introduction

Les quatre voiles d'Isis

La vie quotidienne de l'homme est d'abord invisible. Elle est invisible parce qu'elle est recouverte de plusieurs voiles qui empêchent d'en saisir le sens : le voile de l'apparence, le voile de l'opinion, le voile de la croyance, le voile de l'habitude. Ces voiles, la tradition philosophique s'est toujours donné pour mission de les lever et ainsi de débarrasser nos vies de ce qui en occulte la signification. Ramener la présence à son caractère natal, initial, pur, non encore altéré par les constructions parfois arbitraires de la volonté ou par les égarements de l'imagination. Métaphoriquement, il s'agit d'enlever à Isis (la déesse de la Nature, soit, au sens large, de la réalité dans son ensemble) le vêtement d'apparences qui la recouvre. Dégager notre esprit de tous les phénomènes parasites qui l'empêchent d'accéder au sens vrai de ce qui se donne à lui. Ce qui motive une telle tentative, c'est bien sûr l'inquiétude, l'angoisse de manquer l'essentiel, ce risque de passer toute sa vie comme si l'on traversait un songe. La vie, alors, serait un voyage dans l'inauthentique, dans l'illusion, une errance dans les faux-semblants.

L'invisibilité première de nos vies : tel est le point de départ de ce livre. Nos vies souffrent dans leur quotidienneté d'un défaut d'intensité et de définition. Nous nous laissons vivre plus que nous ne vivons, et nos journées quotidiennes sont d'abord des voyages pendulaires, inlassablement réitérés, qui nous mènent mécaniquement d'un point A à un point B, sans que jamais leur sens apparaisse clairement. Nos actions ne doivent-elles pas d'ailleurs nécessairement s'effectuer au sacrifice momentané de notre pensée ? Qui pourrait encore se brosser les dents si, sérieusement, il concevait à cette occasion une réflexion sur le soin du corps ? Qui regarde la télévision en se demandant si, par là, il ne serait pas en train de tromper l'angoisse du vide et du silence ?

La vie est une synthèse réelle mais toujours inachevée, et pour cela en devenir, d'action et de réflexion. Le paradoxe de notre présence au monde veut en effet que nous ne nous appropriions l'une qu'au moment où nous renonçons à expérimenter l'autre. Il faut cesser de penser pour agir : mais la vie, alors, devient invisible. Ou bien il faut cesser d'agir pour penser : la vie, alors, se voit dans une lumière de mort puisque nous n'y participons plus. Pouvons-nous sortir de cette alternative ? Pouvons-nous dire la vie quotidienne sans du même coup la « dévitaliser » ? Quel est le chemin qui rend visible la vie sans lui faire perdre sa substance ? Comment est-il possible d'enlever à Isis tous ses voiles sans lui faire violence ?

Parions sur la puissance révélatrice, mais non point violatrice, de la parole et de la pensée. Le pari de ce livre est en effet le suivant : l'effort philosophique, loin de nous écarter de la vie, permet de la ramener à son dessein intérieur, de la rejoindre mieux pour s'en être séparé d'abord. Et c'est plus forts que nous y reviendrons, davantage avisés, davantage présents. Faire que le trajet pendulaire redevienne un voyage

extraordinaire, et que l'anodin brossage des dents ne soit pas qu'un réflexe mécanique de citoyen d'un pays assez riche pour se soucier du devenir de ses gencives. Pour que le quotidien ait ainsi une chance de redevenir l'initial, il faudra se demander d'abord quels sont ces vêtements dont Isis recouvre nos vies.

Le quadruple remède

Il y a d'abord, comme nous l'avons dit, le voile de l'apparence. C'est-à-dire le voile de la donation sensible et immédiate de la chose. Une journée ordinaire, c'est une journée qui semble, selon toute apparence, ne poser aucun problème. Il nous faudra, contre toute évidence, traverser cette première apparence pour rencontrer la chose. C'est l'épreuve du doute qui ici nous libère de l'aveuglante immédiateté.

Vient ensuite le voile du préjugé et de la simple opinion, c'est-à-dire le voile que le jugement lui-même dépose sur le réel, parce que, pour des raisons conscientes ou inconscientes (et le plus souvent par simple paresse), notre jugement préfère occulter les aspects du réel qui lui déplaisent ou ne l'intéressent pas. Une journée ordinaire, c'est une journée que l'on juge indigne de l'effort de la pensée parce que l'on pense déjà la connaître. Nous ne pensons rien du jour quotidien car nous pensons déjà savoir quelle en est la substance et nous empressons d'agir comme de coutume. C'est ici le souci critique, l'autonomie de l'esprit singulier qui nous dégage de l'emprise des certitudes non interrogées.

Il y a encore, derrière ce voile, le voile plus profond de la croyance, c'est-à-dire le voile qui est apposé, avec plus ou moins de cohérence, sur les choses, par ignorance pure et simple de ces choses. Le « croire », entendu en un sens

faible, occupe la place laissée libre par le savoir. La journée ordinaire, c'est une journée que l'on croit devoir ignorer parce que, sur bien des choses, nous ne pouvons rien affirmer de certain. Ici, c'est seulement une volonté rationnelle, parfaitement libre, qui peut s'opposer à cette croyance et, contre toute évidence, nous amener à la mettre en question. Cette volonté de savoir n'est pas simple curiosité mais, plus profondément, aspiration à découvrir l'essentiel.

Il y a enfin, le dernier voile, le plus subtil, le plus fin. C'est celui qui ne paraît même pas être un voile : l'habitude. L'habitude qui provient de la répétition mécanique et cyclique des mêmes gestes, positions, attitudes. C'est le voile le plus diaphane, parce que c'est celui qui, ayant pour racine une pensée, est devenu la non-pensée. C'est une action qui est devenue une réaction. Un mouvement intentionnel qui est devenu, par l'épreuve du temps, un réflexe. C'est la dernière barrière, parce que c'est celle qui se soustrait à l'attention par saturation de visibilité et non par défaut de visibilité. L'habitude nous rend toute chose incompréhensible, non pas parce qu'elle nous cache les choses, mais parce qu'elle nous les montre, toujours, mais sous le même angle, de la même manière. Paradoxalement, le plus invisible est ce qui se donne à voir et non pas ce qui est soustrait à la vue. Pour cette raison, la journée ordinaire, c'est celle qui échappe spontanément à notre besoin de questionner. « La vie n'est que la plus longue de nos habitudes » disait Victor Hugo. Le remède à la torpeur de l'habitude, c'est l'étonnement.

Bien évidemment, ces quatre voiles, ces quatre écrans, fonctionnent de concert et se renforcent les uns les autres. C'est l'habitude de juger qui fait s'échouer la raison en opinion et c'est le confort de la croyance qui parfois fait que l'on s'en remet à l'apparence. Les voiles d'Isis sont en dernier recours un seul et même vêtement qui masque le

monde et nous rend ainsi étrangers à nous-mêmes. Mais la pensée promet un secours. Quatre voiles, aussi bien quatre remèdes : le doute, le jugement critique, la volonté, l'étonnement. Quatre voiles, quatre mises en question : ce qui apparaît n'est pas ce qui est ; ce que l'on pense connaître est peut-être méconnu ; ce que l'on croit n'est pas vraiment su ; ce que l'on vit, enfin, n'est pas authentiquement vécu tant qu'on ne le ressaisit pas dans sa lumière originelle et neuve. Quatre voiles donc, mais aussi quatre ripostes de la pensée pour s'extraire du rêve éveillé de la quotidienneté. Quatre tentatives qui attestent qu'une simple journée peut devenir *Une journée de philosophie*.

La décision de penser

Nous pouvons maintenant répondre à la question de savoir pourquoi nous ne pensons pas à notre journée quotidienne comme telle. Parce qu'elle paraît insignifiante (voile de l'apparence), parce qu'on l'a déjà jugée avant de l'examiner (voile du préjugé), parce que nous préférons croire lorsque savoir nous paraît impossible (voile de la croyance), parce qu'enfin, elle n'a rien de surprenant (voile de l'habitude). Pour toutes ces raisons, l'exercice de notre pensée ne rencontre le quotidien que par accident, lorsque celui-ci, pour une raison ou une autre, se met à dérailler hors de son apparence habituelle et des schémas interprétatifs que nous apposons spontanément sur lui. Le paradoxe est que nous y pensons lorsque c'est le quotidien lui-même qui nous y invite parce que, accidentellement, il s'est échappé des schémas où il est d'habitude enserré. Cela n'a donc rien d'une authentique décision de penser, décision qui, par nature, doit être libre et marquer le réel du sceau de

la volonté ferme. Encourager une telle décision, reprendre dans l'élément de la pensée les questions qui adviennent par hasard : tel est le but de ce livre.

L'insignifiance du quotidien est toujours et seulement la nôtre. Le défaut de sens des choses n'est au fond qu'un défaut de pensée de notre part. Et si nous nous sentons prisonniers dans l'alternative : ou bien penser sans agir, ou bien agir sans penser, c'est que nous n'avons pas encore pris la mesure de l'intime connexion entre l'action et la pensée : la pensée est un souffle discret qui traverse, comme une basse continue, chacun de nos actes. Autrement dit, le quotidien n'est pas faible, c'est nous qui faiblissons à l'idée de le penser, par peur de douter, de nous étonner, de faire preuve d'autonomie et de rationalité. Le prix de cet effort et de cette décision, c'est donc, comme toujours en philosophie, l'inconfort. L'inconfort de devoir troquer ses habitudes pour des actes réfléchis, ses préjugés pour des jugements fondés, ses croyances pour des thèses rationnelles, ses certitudes pour des doutes. Spontanément, on n'y gagne rien. On y perd même le peu de tranquillité que la vie peut apporter : se raser le matin, prendre un café, faire une pause, prendre le métro... Tous ces gestes, pourtant, n'auraient aucun sens s'ils n'étaient pas pensables. Et s'ils ne sont pensés, ils perdent tout leur sens.

Le réveil

Conscience, perception
et interprétation

par M. Steffens et T. Formet

Flagrant délit

Des traits d'un rouge éblouissant se dessinent sur un fond noir, opaque, abyssal. De la même incandescence sont faits les deux petits points qui, simultanément, disparaissent puis reparaissent. Soudain une voix. Une voix qui prononce les mots du monde, d'un monde dont je me suis absenté — il y a combien de temps déjà ? Une voix qui clame, avec une insupportable fraîcheur : « Il est six heures et vingt-huit minutes. Merci de votre fidélité. Tout de suite, les titres de l'actualité... » 6 heures et 28 minutes : c'est bien cela

qu'indique le cadran lumineux de mon radioréveil. Une main lourde (est-ce bien la mienne ?) s'abat sur lui pour le faire taire.

Le réveil, toujours, nous prend en flagrant délit : décoiffé, fatigué, drôlement fichu dans ce pyjama d'éternel enfant, pas même certain d'avoir rejoint le monde. Le réveil surprend notre abandon. Il suspend ce moment d'inattention qui n'a que trop duré. Sa sonnerie a quelque chose de l'alarme. On a préféré, à l'éveil de la conscience, l'absence habitée des rêves : voilà qui est assez ! Chacun, chaque matin, est rappelé à l'ordre du monde. « Merci de votre fidélité » : le cours des choses reprend. Il faut en être.

Rien n'est plus essentiel, en effet, que de se réveiller. Nul ne voudrait d'une vie tout entière passée dans le coma, ou sous anesthésie. Pas même, si l'on tient au mouvement, d'une vie de somnambule. Du réveil dépend toute chose. S'il n'a pas pour lui l'apparat de la grâce, il faut bien avouer que, sans lui, toute activité, même des plus sublimes, se perdrait dans le néant de l'inconscience. Amour, amitié, plaisirs et joies, tout cela veut nous trouver, sinon debout, du moins éveillé. La mort se dit : un sommeil éternel.

« Allez, les gars, réveillez-vous ! » : les gars, c'est-à-dire l'être humain, dans sa tâche commune. Car c'est à l'homme que revient le privilège d'accueillir la présence des choses. Comme le faisait remarquer Blaise Pascal dans un texte célèbre, l'univers, qui comprend toute chose, ne se comprend pas lui-même. Quoique sublime par son immensité, l'univers vit dans la plus pure ignorance de lui-même. C'est pour l'éveil d'une conscience qui le nomme, c'est pour et par elle que l'univers existe : laissé à lui-même, sans l'effroi du regard où s'absorbe son immensité, l'univers n'est rien. L'homme est un roseau, disait Blaise Pascal, portion infime et fragile dans cette totalité cosmique qui semble le nier. Mais il est